

Il y a une lumière qui ne s'éteint jamais

Tomas Jonsson

Le karaoké, comme la décolonisation, gagne à être abordé avec vulnérabilité, sincérité et joie. **Toujours et encore**, Peter Morin et Jimmie Kilpatrick ont insufflé de la magie à travers le chant et le rire. Ils ont performé ensemble dans des champs de blé, des musées, le Double Decker (alias l'Église du Karaoké), des universités, sur des trottoirs, dans des couloirs et le long des rives. À travers les itérations sans cesse croissantes de leur projet *Des chansons d'amour pour mettre fin à la colonisation*, il se dégage une qualité qui va au-delà de la convivialité d'une interprétation sincère de **Je survivrai**. En nommant cette qualité insaisissable, Peter et Jimmie **n'ont toujours pas trouvé ce qu'ils cherchent**. C'est quelque chose de **plus que des mots**. Il y a une dimension sacrée, un acte collectif de reconfiguration.

Le karaoké, tout comme la décolonisation, ne demande pas de virtuosité. Le passage vers la scène est un geste d'accueil, lancé par les hôtes et par celles et ceux qui sont rassemblé·e·s. Chaque personne qui chante s'engage dans ce processus à sa manière, en **suivant son propre chemin**, et ces moments sont ponctués de cris d'enthousiasme et d'exclamations lorsqu'ils sont reconnus collectivement. Nous ne chantons pas toujours juste, mais à l'unisson. Nous ne nous approprions pas les chansons, nous les habitons. Comme le souligne l'artiste Kosisochukwu Nnebe, la langue est à la fois une blessure et un pont¹. Nous chantons avec les mots qui sont les nôtres. Nous tordons les paroles et les détournons, modifiant de manière subversive l'ADN des chansons jusqu'à ce qu'elles **cessent de faire sens**. La résonance persiste et s'amplifie dans nos corps et nos voix. La lumière du karaoké rayonne vers l'extérieur. En échange du don de nos chansons, nous recevons en retour un t-shirt qui révèle la vérité : nous sommes les chansons d'amour.

L'installation dans la vitrine de la Galerie Ellen suspend un moment, **un jour dans la vie** d'un groupe de chanteurs et chanteuses imaginé·e·s, témoignant de **la puissance de l'amour**. La lueur des enseignes au néon et la lumière réfractée d'une boule disco éclairent une archive grandissante d'objets éphémères : les incontournables feuillets de chansons des rencontres passées ; des mannequins vêtus de vestes en **jean bleu** perlées réalisées par Peter et Jimmie ; et des T-shirts conçus par des collaborateur·trice·s du karaoké, dont Tania Willard, Kevin De Forest, Susan Blight avec Melody McIver, et Veronica Wachter.

Une boucle de vidéos de karaoké est diffusée sur un téléviseur, leur son traversant la paroi vitrée et invitant les passant·e·s à chanter de tout leur cœur. Ces sept pistes figurent sur le vinyle *Des chansons d'amour pour mettre fin à la colonisation*, le tout premier double LP de karaoké, également inclus dans la vitrine.

Des chansons d'amour pour mettre fin à la colonisation s'inscrit dans la continuité de projets tels que *Ayum-ee-aawach Oomama-mowan: Speaking to Their Mother* [Parler à leur mère] de Rebecca Belmore, *Flashlight* [éclats de lumière] de Luis Jacob et *yâhkaskwan mîhkiwap (light tipi)* [tipi de lumière] de Cheryl L'Hirondelle et son installation *Why the Caged Bird Sings* [Pourquoi l'oiseau en cage chante-t-il ?]. Ces projets, parmi bien d'autres, célèbrent les petits gestes collectifs qui résonnent et s'amplifient. Dans chaque itération du projet *Des chansons d'amour pour mettre fin à la colonisation*, chaque chanson est une allumette, nous sommes chacun·e·s une étincelle. Nous rejoignons la petite fumée qui s'élève loin, comme une **flamme éternelle** qui **consume la maison**.

Libéré·e·s du poids du colonialisme, dans un **rêve éveillé lunaire**, nous traçons nos propres orbites et nos propres relations. Ce que nous y gagnons n'est pas les quinze minutes de **gloire** promises, mais la prise de conscience que **nous sommes de la matière des étoiles**. Ensemble, nous devenons une constellation, une galaxie. Baignant sous les lumières des néons plutôt que sous les **projecteurs**, nous sommes invité·e·s à **laisser briller nos petites lumières**.